

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

---

**HOMMAGE AUX MORTS**  
**POUR LA PATRIE**

«Φιλοσοφοῦμεν ἄνευ μαλακίας»

Thucydide, II, XL.

ATHÈNES  
IMPRIMERIE A. RAFTANIS  
13, Rue Kolokotronis  
1921









CHARLES AVEZOU

10 NOV 1915

GUSTAVE BLUM

27 SEPT 1914

GABRIEL LEROUX

5 JUIN 1916

JOHANNES PARIS

9 MAI 1915

AUGUSTE J. REINACH

16 AOÛT 1916

MEMBRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE  
D'ATHÈNES  
MORTS POUR LA PATRIE



# ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

---

## Hommage aux morts pour la Patrie

*Le jeudi 31 mars 1921, à 4 heures 1)2, dans le jardin de l'École Française, une cérémonie commémorative réunissait les membres de la colonie française d'Athènes, dans une pieuse pensée de reconnaissance envers les archéologues qui donnèrent leur vie pour la patrie au cours de la dernière guerre : les uns sont tombés en France même, les autres sur le sol de cet Orient, auquel ils avaient consacré leur studieux effort.*

*En face du grand escalier, devant le bosquet qui termine l'allée principale du jardin, s'élève désormais une stèle de marbre, aux lignes harmonieuses et sobres, que dessinèrent M.M. E. Hébrard et J. Replat, architectes. Au front du monument, une triomphante Victoire, œuvre du sculpteur Louis Lejeune, couvre, de ses ailes d'or, les noms des martyrs de la patrie.*

*M. Ch. Picard, Directeur de l'École d'Athènes, a rappelé la grandeur de leur sacrifice. M. R. de Billy, Ministre plénipotentiaire, leur a apporté ensuite l'hommage ému du Gouvernement français.*

*DISCOURS DE M. CH. PICARD,  
Directeur de l'École Française d'Archéologie:*

Monsieur le Ministre,  
Mes chers compatriotes,

« Sur le monument qui vient de se dévoiler, une Victoire ailée, de bronze et d'or, abaisse la palme symbolique et la couronne du martyr au-dessus des noms de cinq de nos camarades, morts pour la patrie pendant les combats de la grande guerre.

Je doute peu qu'en voyant apparaître cette messagère de gloire, vous ne l'ayez d'emblée reconnue pour la soeur moderne de ces graves et majestueuses déesses, que l'art antique de ce pays créa dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. L'Acropole n'avait point encore reçu toute sa gloire ; mais la Grèce, déjà, méritait par ses victoires médiques une liberté dont elle nous enseigna tout le prix. L'art trouvait alors une beauté exempte d'afféterie, telle qu'il convient à des époques durement affranchies des angoisses, et sur lesquelles avait passé le reflet d'une fatalité funeste. Tout un siècle, le plus beau de la Grèce, est resté dominé par cette impression, qui, peu à peu seulement se détendit, avant qu'on arrivât à la sérénité des grandes figures de Phidias.

Si je me suis permis d'évoquer cette époque, devant la stèle qui s'érige aujourd'hui en commémoration de nos morts sur le sol grec, vous comprenez pourquoi. Ce n'était pas seulement un sentiment d'art qui nous y conviait, bien que le talent de M M. Hébrard et Replat, architectes, sur-



tout la très haute inspiration de M. L. Lejeune, le sculpteur qui a modelé, avec tant de perfection et d'amour, cette Niké triomphante et pieuse, aient réussi à donner à l'œuvre nouvelle le galbe, l'élégance mesurée d'une création de la Grèce classique.

A distance, transposé dans un sens plus grandiose encore, le sacrifice que nous honorons aujourd'hui a la même portée que celui des héros, par qui fut jadis écartée de l'Occident une dangereuse domination asiatique. Il n'est point surprenant que nous retrouvions ici les sentiments qu'eut alors l'Attique, si persistants qu'ils animaient encore, à plus d'un demi-siècle de distance, le stratège Périclès, quand, au début de la guerre du Péloponèse, parlant sur la tombe de ses concitoyens, victimes d'un patriotique devoir, il exaltait Athènes « parce qu'elle avait, dit-il, conçu l'amour du beau avec simplicité, et pratiqué les choses de l'esprit sans faiblesse... »

Φιλοσοφοῦμεν ἄνευ μαλακίας (1). Magnifique devise, qui illustrerait encore la vie et la mort pieuse de nos cinq camarades, tombés dans les batailles où la France a sauvé, à son tour, la liberté du monde, et peut-être — espérons-le plus fermement que jamais! — posé, avec ses alliés, les principes d'un ordre nouveau. Si nous n'avons pas inscrit sur ce marbre l'orgueilleuse parole de Périclès vantant l'esprit de sa cité, c'est peut-être qu'il n'est nulle formule qui soit plus hautaine qu'un fait. Les vertus souveraines des noms des morts parlent assez clairement. Ces noms, les plus beaux qui soient, des martyrs de la patrie, suffisaient à attester avec quel esprit fut ici réalisée, jusqu'à l'extrême sacrifice, cette conception de la vie intellectuelle liée au devoir social que définit l'oraison de Périclès.

Vous savez que notre Maison, qui garde le nom classique, mais peut-être un peu étroit, d'École, n'accueille, à son ordinaire, qu'un très petit nombre de savants français,

---

(1) Thucydide, II, XL.



—missionnaires choisis pour les études d'art et d'histoire, et dont la troupe ne fut jamais bien nombreuse. Deux quelquefois, un souvent, viennent chaque année reconstituer le groupe permanent qui est chargé de perpétuer, depuis plus d'un demi-siècle déjà, au pays de Thucydide et de Phidias, la tradition des humanités. Groupe si restreint, de ces «pèlerins passionnés» du monde antique, qu'on aurait pu presque espérer pendant la guerre, pour eux tous, un destin clément! Mais, armant jusqu'aux vétérans de ses promotions lointaines—le doyen des combattants n'était-il pas pour nous un lieutenant à cheveux blancs, Ch. Bayet, ancien Directeur de l'Enseignement supérieur, ancien combattant de 1870, qui, d'ailleurs, est mort à l'hôpital de Toulon de ses fatigues de guerre?—l'École Française d'Athènes a pu mettre au service de la patrie vingt-neuf des siens, parmi lesquels les plus jeunes ont payé valeureusement le tribut du sang. Cinq, appartenant aux dernières promotions, de 1905 à 1914, sont tombés çà et là, deux sur le front français, trois en Orient même, où leur connaissance du pays les avait fait envoyer. C'est l'équivalence presque complète des trois promotions qui s'assemblent régulièrement en cette Maison,—comme si, vous le voyez, le sort avait voulu que, chez nous aussi, fût réalisé le partage dont amèrement nous avertit A. Comte, et que les morts pussent rester le plus souvent, ici même, suivant l'antique formule, «les plus nombreux».

Comme cette proportion nous fait mesurer le sacrifice du pays! Sur ce petit coin de terre, loin de France, la stèle aux cinq noms en évoque tant d'autres, depuis les champs de Belgique jusqu'aux déserts d'Égypte, dans l'immense trace laissée désormais sur la carte du monde—zone de deuil, qui n'est nulle part peuplée de plus de tombes qu'en France même: on dirait que les moissons de l'héroïsme ont poussé, les plus drues, aux terres généreuses où les forces morales alimentaient le mieux la gloire du martyr. Hélas! que d'ombres peuvent passer, en ce moment, devant nos yeux affligés, si ce monument devient un ins-



tant pour nous tous, mes chers compatriotes, l'autel où s'agenouille notre souvenir, le reposoir des disparus ! Il semble que nous puissions les voir, comme ces εἰδωλα, que les peintres du Céramique figuraient sur les lécythes, petites silhouettes ailées des âmes trépassées, voletant autour des stèles pendant l'offrande des survivants. Chaque corporation a les siens, qui s'associent aux nôtres. Et certes, nous n'avons pas la prétention de vouloir créer des hiérarchies arrogantes, et suggérer que nos chers morts ont conquis plus de gloire que les autres ! Mais pourquoi ne dirions-nous pas avec quelle émotion nous leur consacrons ce jour de commémoration solennelle, à eux qui appartiennent désormais éternellement à cette maison, à la paix studieuse de ce jardin, à nos pensées désintéressées, aux loisirs créateurs qu'ils ont voulu prolonger après eux, et que la France des savants et des artistes doit, entre tant de biens, à leur sanglant sacrifice ? « O Melibæe, deus hæc nobis otia fecit ! »

Et s'il est vrai, tout de même, qu'on meurt plus noblement quand on sait le mieux pourquoi l'on meurt, ne devrions-nous point, en vérité, à leur mémoire, un hommage plus fervent ?

Ceux dont les noms se lisent sur cette stèle étaient généreux et pacifiques ; la guerre, je le sais, fut pour eux tous une douloureuse surprise ; ce ne fut pas d'une âme joyeuse, ou le visage éclairé d'allégresse, qu'ils accueillirent l'annonce de la catastrophe et de la mêlée meurtrière.

Je revois, comme si c'était hier, notre petite troupe assemblée ici-même, attendant, au début d'août 1914, l'heure du départ troublant. Ah ! certes, nous sentions tous la cruauté impie du destin ! mais chacun, fier et résigné, décidait son sacrifice, abandonnant le livre ouvert, la page commencée. Le hasard seul devait choisir ses victimes.

Écoutons donc l'un des morts, le capitaine G. Leroux, interpréter ce sort des combattants, dont la vie est offerte à l'inconnu. Il est sur la Meuse, à Stenay, vers la fin d'août 1914, et il vient d'être déjà blessé, à l'heure où disparaît,



près de là, tragiquement, le premier en date de nos morts, A. J. Reinach, tué dans les Ardennes. Le capitaine Leroux est couché, comme il l'écrit, «sur la paille sanglante, dans l'espèce de sérénité que donne une extrême faiblesse». Il ne songe qu'à méditer : «Il y a quelque chose comme cela», dit sa lettre, «dans *la Guerre et la Paix*, quelque chose qui m'est »revenu à ce moment, et que je voudrais bien relire. J'ai senti »s'écouler par cette blessure beaucoup de ma vie d'autrefois, »et ce qu'il y avait de plus mauvais dans mon vieux moi-mê- »me. J'ai cru comprendre, que, comme le pays tout entier, »cette guerre devait nous grandir, nous purifier individuelle- »ment par une bonne saignée, et j'ai eu tout à coup une »grande joie de vivre cela.» Vous reconnaissez l'inspiration du martyr, et cette hauteur de vue des soldats de France, qui considérèrent toujours le sang versé comme expiatoire, et la guerre, non certes comme une «fraîche et joyeuse» curée, mais comme le douloureux enfantement d'un meilleur avenir. Ils jugeaient tous ainsi, ceux que cette stèle commémore, et même le plus ardent d'entre tous, Ch. Avezou, qui, parti sergent, avait déjà gagné à la fin de septembre, et sa médaille militaire, et sa première blessure. J'ai, depuis sa mort, tenu entre mes mains ses lettres de jeune homme, quand, déjà enchanté par la féerie des livres, mais sentant palpiter, au delà, la vie du monde, moins simple, moins concertée, il s'avouait, presque comme un reproche, comme une «bizarrerie», dit-il, tout au moins, ses «attendrissements de savant», et l'intime bonheur du travail de l'esprit. Et, pourtant, le jour venu, il devait être, à la guerre, celui que ses notes nous présentent comme un «magnifique entraîneur d'hommes», patrouilleur des équipées périlleuses, trois fois blessé, trois fois cité avant son départ en Orient. Là aussi, quelle gloire il a conquise, aux Dardanelles, en Serbie, devenu le «Sire de Kostourino», déjà presque légendaire, connu par toute l'armée, pleuré par ses hommes d'un régi- ment de marche d'Afrique, quand il tomba en avant du vil- lage que son «corps franc» venait d'enlever...! Sa dépouille est restée à Tatarli, à cent cinquante kilomètres au Nord de Salo-



nique, au point le plus extrême qu'ait atteint, de ce côté, en 1915, l'avance française. Mais ne croyez pas qu'il fût, ce héros de la plus claire tradition, enivré de la fureur guerrière au point d'oublier la pitié ! Que de fois il m'a confié ses tristesses ! Il recherchait surtout le danger pour l'éviter à d'autres, maudissant secrètement le meurtre, et me répétant à Maidières, dans notre dernière entrevue, près du Bois-le-Prêtre, en mai 1915, son bel amour de cette vie, qu'il vouait si courageusement en offrande au destin des batailles ! La vie, nos morts ne la résumaient assurément que par les plus pures règles. Le sacrifice n'a pas été pour eux une crise, mais le couronnement naturel d'une destinée orientée noblement. Et pourtant, comment n'auraient-ils pas aimé toute la vie, nos chers morts, quand elle était pour eux enrichie des plus divers prestiges, si foisonnante d'art et de pensée, élargie par les voyages et par l'expérience psychologique, par la critique quotidienne, semblable en tout au printemps fécond d'une heureuse année ! Les guerriers de la *Nekyia* homérique, qui portent en gémissant une blessure ouverte et se lamentent sur leur pâle inaction d'ombres, n'étaient presque que des demi-barbares. Leurs yeux, nous le savons, ne connaissaient encore que Mycènes ou Troie, dont nous sondons les pauvres débris ; ils n'avaient jamais reposé leur piété que sur des statues grossières, ils avaient à peine éveillé leurs âmes au mystère troublant des sons. Ils ne regrettaient en tombant, que le ciel, la paix des soirs, le simple amour. Mais nos morts à nous, comme il faut les plaindre, quand ils savaient si bien la valeur de tout ce dont ils se sont dépouillés, en un jour de gloire !

Jamais, pourtant, ce sentiment ardent de la vie privilégiée n'a ralenti leur élan de sacrifice. Blessé à la fin d'août, dès la première année, et l'épaule à demi paralysée, le capitaine Leroux part en volontaire aux Dardanelles, où il doit mourir. Le sergent J. Pâris, que les fièvres paludéennes contractées dans ses campagnes scientifiques, à Délos, en Asie, ont rendu plus qu'invalidé, à peine arrivé en France, ne trouve plus assez de risques dans l'infanterie métropo-



litaine ; il obtient de devenir un colonial, en rendant tous ses grades. Il disparaîtra à Koum-Kaleh, sur la côte d'Asie. Le lieutenant A. J. Reinach, cavalier, aspire aussi à changer d'arme, et sert à pied. Mais le 30 août, à la ferme des Tyranes, il remontera à cheval, dit sa citation dernière, en un péril urgent, pour mieux entraîner à l'assaut quelques volontaires, « permettant ainsi, nous apprend-on, à un bataillon de se maintenir sur ses positions ». Citerai-je la courte vie militaire du lieutenant Ch. Avezou, qui n'est, selon l'expression cornélienne, qu'un « long tissu de belles actions » ? Sa médaille militaire consacre, dès septembre 1914, le souvenir d'une lutte héroïque qu'il a menée seul contre trois cyclistes allemands, en tuant deux, capturant le troisième après l'avoir blessé grièvement. Le 24 février 1915, dans l'enfer de Perthes-les Hurlus, Avezou, qui revient à peine cicatrisé d'une première atteinte, est frappé à nouveau, presque au début de l'action. Mais, comme il n'y a plus de capitaine, il reste jusqu'au soir, et ne quittera que sur ordre, blessé à nouveau, dans l'intervalle, « s'étant réjoui deux fois, dit-il, comme un héros d'Homère, d'avoir vu couler son sang noir ». Aux Dardanelles, il est à nouveau le maître des plus périlleuses aventures ; c'est sa troupe étrangère qui tente un débarquement sur l'arrière de l'ennemi. En Serbie, il a gardé le goût des assauts épiques, des équipées volontaires. Toujours au premier rang, face à la mort, jusqu'à ce qu'elle semble accueillir son voeu hardi, et le frappe au front, pour qu'il tombe sans une plainte ! Le plus jeune d'entre tous, G. Blum, dont la mère a sacrifié en cette guerre deux fils universitaires, ses seuls enfants, ne mérite-t-il pas, lui aussi, un hommage solennel ? Né à Hayange, venu à quatorze ans de la Lorraine annexée, il est tombé pour la rédemption de son sol, dans la Somme, dès septembre 1914, sous l'habit humble et magnifique du simple soldat du xx<sup>e</sup> corps. Avec une dignité hautaine, qui nous remet en mémoire certains vers d'Alfred de Vigny, ce combattant intellectuel de l'anonyme mêlée a refermé sur son destin le silence le plus lourd



et le plus résigné. Que la terre française garde son corps inconnu ! Il est mort sans paroles et sans trouble...

Comment ne pas s'incliner, avec respect, devant ce groupe de si nobles sacrifices, tous prévus et recherchés, tous animés par la volonté et l'intelligence, et dont le mérite suprême est peut être encore d'être tant pénétrés de cette pitié humaine, qui est la revanche de notre souffrance sur le destin. C'est la beauté de la bataille de France qu'il s'y mêle toujours quelque attendrissement, et que, tout au long de notre histoire, l'hymne meurtrier s'orchestre, en mineur, d'une réflexion apaisante, adoucie, qui semble pardonner à la furie brutale. N'entend-on point déjà ce son dès Roncevaux, dans l'héroïque dialogue d'Olivier et de Roland, quand apparaît sur la lande la horde sarrazine :

«Bataille aurez, telle jamais ne fut :  
Seigneurs français, de Dieu ayez vertu !  
Tenez le champ, que ne soyons vaincus !  
Les Français disent : Malheur à qui s'enfuit !  
S'il faut mourir, qu'il n'en manque pas un...»

Certes le voeu de mourir est là fermement exprimé ; mais on sent l'âme palpitante, qui cherche un au-delà. C'est la même inspiration de Ch. Péguy, dont la litanie laisse reparaitre et le bonheur mystique du sacrifice, et l'espoir d'une rédemption par le sang humain, qui fécondera la terre du martyre :

«Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,  
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés...  
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,  
Couchés dessus le sol, à la face de Dieu !..»

Comme elles sont françaises, ces grandes voix, qui se font écho, de Roncevaux à la Lorraine ! Et comme l'on sent bien qu'elles ont été entendues, qu'elles ont été interprétées profondément par nos morts ! Ils les pouvaient ouïr



d'autant mieux, sans doute, que leur sentiment du devoir envers la patrie était, si je puis dire, l'expression pratique d'un respect particulier de l'histoire. Certes, chacun d'eux savait à fond quel pouvait être le sens supérieur de la lutte où ils sont tombés ! Soldats passionnés, que meut l'amour intelligent de la France, ils ont puisé le meilleur de leur courage dans une force d'esprit privilégiée. Ils connaissaient, ces historiens, ces archéologues hostiles à l'érudition recluse, ce que la France représente dans l'histoire du monde, habitués qu'ils étaient à se pencher sur l'éternelle humanité, dont la voix peut nous arriver aujourd'hui jusque des temps néolithiques. Leur lucide amour de la civilisation menacée n'était-il pas fait de ce sentiment, si pressant, de la difficulté avec laquelle se sont constituées et la beauté et la bonté du monde ? S'ils ont chéri plus ardemment notre propre pays, c'est qu'ils avaient vu, ces hellénistes, dès l'histoire de l'antique Grèce, ce que peut, pour l'épanouissement de la pensée humaine, l'effort libérateur d'un seul peuple, lorsqu'il a une fois orienté son idéalisme à l'action.

Fonds de réflexion également sensible chez tous nos combattants, engagés à l'austère défense du sol sous le double signe du devoir et de l'étude, et pour qui la guerre s'était élargie d'emblée aux grands problèmes du droit, de l'art, de la pensée. Jamais ils n'oublièrent la force souveraine de l'esprit. Ce ne sont point nos paroles qui peuvent rehausser leur gloire. Mais ils ont prouvé qu'on ne meurt pas en vain quand on sauve une idée, et il y a là de quoi élever, autant que possible, si nous le voulons, nos vies quotidiennes».



*DISCOURS DE M. R. DE BILLY,*

*Ministre de France :*

Monsieur le Directeur,  
Mesdames, Messieurs,

« Je suis ému comme vous tous du panégyrique que nous venons d'entendre, et il n'est pas possible de confier de plus nobles pensées à une forme plus parfaite. Les savants dont la jeune gloire est inscrite sur cette stèle ont été honorés dans le cadre qui leur fut familier, par la voix d'un de leurs pairs, qui, durant la longue guerre, fut exposé aux mêmes dangers qu'eux. Il connaissait leurs pensées, et nous a fait pénétrer dans l'intimité des ces natures d'élite, qui auraient voulu la paix et le travail, et qui se sont pliées aux dures disciplines, aux attentes interminables, à la vie haletante et inquiète de ceux qui défendent leur existence. Je ne connaissais pas ces jeunes gens, et je serais mal venu de vous en parler, mais, comme représentant de la France, je crois devoir ajouter quelques mots à ceux du Directeur de l'École et tenter d'exprimer un peu de la reconnaissance que notre pays doit à ceux qui sont tombés pour lui.

Lorsqu'on commence à étudier la mythologie, on est surpris de la variété des attributs de chaque divinité. Chacune s'envole du ciel sur la terre, s'y fixe, y apporte ses bienfaits, puis disparaît, pour reparaitre plus tard avec d'autres caractéristiques. C'est ainsi que nos soldats de la grande guerre se sont représenté la France. Pour les uns elle était la raison, et pour d'autres le sillon. Pour les uns



elle était l'appel de la justice, et pour d'autres la maison paternelle. C'est cette fluidité, cette souplesse, cette merveilleuse plasticité de l'idée patriotique, qui ont pu réunir autour du drapeau les Français les plus dissemblables. La science, que commémore la stèle à la Victoire dorée, s'est trouvée, dans les tranchées, de plain-pied avec l'ignorance, et les mêmes humbles et nécessaires besognes, accomplies en commun, ont communiqué aux millions d'hommes entrés dans l'armée nouvelle, dans la carrière du Moloch dévorateur, assez de caractéristiques identiques pour en faire une masse homogène et irrésistible.

Mais si, revenant en arrière et me souvenant du passé, je pense à l'attitude que les intellectuels adoptèrent vis-à-vis de la guerre depuis que j'ai l'âge d'homme, je me réjouis de ce que les fautes et le manque de foi de nos ennemis aient peu à peu changé en énergie méthodique, appliquée à l'inévitable, les raisonnements sur la sérénité des penseurs à l'égard des événements politiques. L'intellectuel a brisé sa tour d'ivoire au nom de la vérité, et ne s'est plus reconnu le droit de vivre orgueilleusement dans la solitude. Il ne s'est plus reconnu le droit de quintessencier sur l'abstrait, quand les humbles pouvaient se méprendre sur son but. Réjouissons-nous de ce travail de la plus haute conscience française, qui a rejoint dans ses conclusions celles de nos compatriotes les moins cultivés. Puisque tout avait été fait pour éviter la guerre et que nos ennemis avaient tout fait pour la faire éclater, le droit et l'intérêt étaient d'accord. Vous pouviez partir pour la frontière, vous dont les noms sont dominés par la Victoire au geste hiératique! Vous n'étiez plus que des Français résolus à vaincre, qui aviez accepté le sacrifice et ne songiez plus qu'à donner votre effort joyeusement!

Mais ma pensée va aujourd'hui à leurs familles, à leurs amis. Ces brillantes intelligences, dont la réflexion déjà mûrie ne sera jamais exprimée, ces vainqueurs de concours, qui avaient eu l'admiration de leurs condisciples, avant de se préparer à mériter celle de la foule, ont été, pour leurs



mamans, des petits. Je crois que, pour les mères, il n'est pas de lauréats, et que l'affection la plus tendre qui soit sous le ciel est de même nature, qu'elle s'applique à un «poilu» obscur, ou à un futur membre de l'Institut. Au début de la vie, il y a, dans la tendresse maternelle, de l'égalité, comme il y en a eu dans le sacrifice, au cours de la guerre. Membres de la famille française, qui avons tous été durement éprouvés, nous pour lesquels, suivant l'admirable expression de Périclès, les années de guerre ont perdu leur printemps, souvenons-nous de ces peines et, à l'occasion de l'inauguration d'aujourd'hui, envoyons aux familles des glorieux morts que nous commémorons, le salut respectueux de notre patriotique admiration».

*Une plaque commémorative sera posée dans le pavillon de la Section Étrangère, à la mémoire du Lieutenant aérostier J. De Mot (Armée belge), ancien membre de l'École française d'Athènes (section belge), tué à Passchendaele en Flandre, le 5 octobre 1918.*









